

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 3 (1900)  
**Heft:** 155

**Artikel:** Lettre Patoise  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-250151>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

élan sincère tous les coeurs et toutes les volontés.

L'un est l'alcoolisme, la plaie du peuple ; un autre est l'ambition, qui a causé tant de malheurs et affole encore tant d'insensés... Puis tard, nous parlerons d'eux.

Le troisième ennemi, plus pervers et plus redoutable encore, surtout pour la classe moyenne, ce qui ne veut pas dire qu'il n'amène point le malheur et le crime dans les classes élevées et dans les classes laborieuses, c'est le luxe, ce mortel ennemi sans lequel, en vérité, il ferait bon vivre.

Pour les uns, il engendre le malheur, le crime, la honte ; pour d'autres la misère noire, la folie, la mort. Pour ceux qui sont *relativement* sages, inaptes aux grandes passions, la jalouse, l'aversion, le souci de jour et de nuit, l'endurcissement du cœur signalent son œuvre néfaste.

On ne prend pas garde à lui, l'infernal démon : adroit et souple, il se glisse dans le logis, il s'incorpore à l'être, soufflant à ses dévots les raisons spécieuses excusant son culte, forçant à le pratiquer. « Ne faut-il pas rehausser ma fraîche mine, plaire au fiancé que je vais rencontrer peut-être » se dit la jeune fille ; — « Charmer le regard de mon mari ? » songe l'épouse ! — « Ne point effrayer mon entourage ? » murmure l'aïeule ; — « Faire travailler l'ouvrier ? » pensent quelques autres, humanitaires et de bonne foi : — C'est un devoir d'être élégante, cela fait partie des devoirs sociaux », affirme la mondaine.

Ah ! que de choses il y aurait à dire, et comme les dire serait œuvre essentielle, œuvre de vie ! On nous proclame malades, gangrenés, pourris... Ce n'est pas vrai ! Nous n'avons guère, l'alcoolisme à part, qu'une plaie : *le luxe...* — Nos autres maux ne seraient rien, se guériraient presque seuls, si nous avions le courage de porter le fer et le feu dans le vrai mal qui nous ronge et nous épouse.

On se demande parfois quelle fatalité pousse l'ouvrier contre le patron, l'un jaloux et avide, l'autre insensible et avare.

Mais c'est lui, lui toujours, l'*ennemi*, jetant la haine entre ces hommes qui ont besoin l'un de l'autre !

Laquelle a tort ou raison, de l'orgueilleuse patronne ébalant son grand luxe, ou de l'humble ouvrière l'enviant et l'imitant ?

Le maître s'obstine : il lui faut *tant* pour satisfaire l'insolent luxe de sa femme... *tant* pour les plaisirs de ses fils... *tant* pour les dots de ses filles, qu'on n'épousera pas sans l'argent qui donne le luxe. Donc, refus à l'ouvrier d'augmenter son salaire.

Et lui, l'ouvrier, qui pourrait même vivre et faire des économies, si l'alcool et la toilette de sa femme ne prenaient tout, réclame en vain, fait des dettes, hurle de colère, décrète la grève, meurt de faim ou tue.

A chaque échelon de la société il y aurait un exemple triste et parfois sinistre à présenter :

C'est la paysanne naïvement vaniteuse, parant sa fille, laquelle, demain, dédaigneuse, quittera le village ;

C'est la femme de l'ouvrier, dans son besoin d'avoir une robe éclipsant celle de la voisine, qui néglige le logis, supprime le bon morceau et la *chopine*, toutes choses qui retiendraient l'homme, séduit par le confortable intérieur ;

C'est la femme du petit employé, adroite et fiévreuse, en son désir de paraître concentrant toutes ses facultés, toutes ses ressources, sur sa toilette à la dernière mode, son rêve, son unique joie ;

Et celle du commerçant, puisant à la caisse,

sans songer aux traîtes de fin de mois !... Et tant d'autres, imprudentes et folles !

Pour quel résultat, pauvres femmes ? La voisine vous jalouse, et les inconnues, plus élégantes en général, ne vous voient même pas.

Seulement le commerce périclite, le mari négligé gronde et l'ouvrier va au cabaret.

Plus haut, ou plus bas, comme on voudra, nous n'osons effleurer... Ceux qui, au moyenâge, vendaient à Satan leur âme pour de l'or, ont été les ancêtres de certaines femmes de nos jours, coupables et ignobles autant que femme puisse l'être, sans passion autre que le luxe, le luxe infâme.

Tout en haut, dans les sommets de la fortune, on nous objectera que ceux-là ont bien le droit de faire du grand luxe, puisque après tout leur dépense est une pluie d'or pour le proléttaire, l'ouvrier, le domestique.

D'accord, si cette dépense ne dépasse pas les bornes de la raison et ne s'appelle pas gaspillage ; si la dime du malheureux, du malade, du vieillard, de l'enfant abandonné est scrupuleusement et largement prélevée... si ce luxe ne corrompt pas le fils et le serviteur, n'excite pas les convoitises folles de la travailleuse, prête à tout pour avoir une robe comme celle-là ou le collier entrevu dans la vitrine du bijoutier.

Non contentes de semer la convoitise et d'atrophier leur cœur, ces jeunes filles, ces jeunes femmes, pour paraître plus belles et, lus désirables, s'atrophient le corps, se torturant, se privant de nourriture, buvant du vinaigre, s'étouffant dans l'instrument de torture, le corset maudit...

Et si l'on voulait parler de ces mariages d'où la tendresse est absente, où l'argent est le seul mobile, que de pages il faudrait !

Alors, plus tard, ces malheureuses, chétives ou malades, les organes déformés, le cœur brisé, pleurant leur vie compromise, leur existence déflorée et perdue, tremblant pour l'enfant à qui elles n'ont pu léguer aucune vitalité, se maudissent, si elles pressentent enfin leur folie, ou aveugles, maudissent le destin... ce destin qu'elles se sont fait elles-mêmes !

C'est aux femmes que nous nous adressons. Avec raison leurs voix s'élèvent pour réclamer enfin tous les justes droits qu'elles n'ont pas ; mais que, avant de les obtenir, elles commencent donc par comprendre leurs devoirs.

Se doutent-elles que la généralité des fautes et des crimes vient de leurs luxueuses folies ?

L'homme épris du luxe a été généralement instruit par sa mère dans le culte du dieu mal-faisant et séduisant... Plus tard, fût-il resté différent à cet égard, il sera assez insensé, assez lâche, assez stupide, pour ne pas savoir refuser à une femme l'argent nécessaire à son luxe bête et coupable. Alors, s'il n'en a pas, il s'en procure où il peut...

Voyez cet honnête homme, qui a voulu marcher droit, connaître les joies pures du foyer, les tendresses familiales, du devoir accompli, qui a cru qu'er travaillant et aimant tout serait sauvé. Sans qu'il s'en rende compte, sans même que la coupable s'en rende compte elle-même, l'influence démoralisatrice s'exerce, jour à jour, avec une force inouïe.

Chez lui, dans le sanctuaire de la famille, la perversion agit. C'est si peu, ce qui est demandé ! — Une bague, un bracelet, une robe, un bibelot, un rien ! — Et celle qui imploré si calmement est l'épouse chérie, l'enfant adorée ! On cède une fois, deux fois, vingt fois, toujours !... Le gouffre des dettes se creuse lentement... On a recours, avec confusion d'abord,

sans vergogne ensuite, aux expédients, aux emprunts... Une spéculation s'offre... on spécule, vendant la maison paternelle, la rente sûre au modeste revenu... On agioète, on joue, on parie... La Bourse, les courses achèvent la ruine... Une affaire louche se présente, des consciences sont à acheter... on les achète... L'argent des autres est là... on y puise... La pente est descendue.

Le luxe, la dette, le vol, l'infamie !...

Voilà l'histoire de miliers d'honnêtes gens, à la fin du XIX siècle, en France et ailleurs.

Et tout cela par la faute du mortel ennemi, notre démon, notre plaie.

Mais le remède ! dira-t-on.

Le remède ! il est aux mains des femmes. Ah ! si elles voulaient !

JEANNE FRANCE.

## LETTRE PATOISE

*Dias le Mettembêt.*

Mintenant que lai tcheusse à fini, è pe que le dgibie r'à tranquille ; è fat qu'i vos racontò enne tote belle aiveinture de trås tcheussois.

In bé maïtin, qu'i allo és tchairbonnières po faignonai di bô, i oyé des tchins que traquint enne tchiëvre sâvaïge. Tiaïn i airrié tchù le quart de lai côte, voili qu'i trové tras hannes aïvô tiétiun in fusil. Ai n'ayint diere l'air bin malin. Le premié était posai chu lai route, le second in pô pu en aïmon, è pe le troisième, in gros luron de quasiment douz mètres de hâ à quart d'in petit bo.

Tot d'in cō, voici in tchwireu que païtchó comme lai foudre di bô, è peu s'en vint tot droit contre notre luron, yi péssé entre les tchaimbes, è pe le revoché, sains qn'ai poyeuches tirié in seul cō de fusil. Lai bête péssé ai 3 mètres di second, que laitché très cos de fusil, è pe le manqué.

Tot colo s'était fait an in vire tai main... .

Le tragième qu'était inco in aiprenti, tiudé que c'était in sainglié qu'avait revoichay son gros caimerade, ai filé se couchié dös in aqueduc po le laichié péssai. Tain è leut outre, voili mon pore tchessou que se botte ai criai : Se te crevò piye, se te te cassó seulement les tchaimbes!

Ai parait bin que nian, poche que en ne l'on pu revu, lai tchiëvre.

Vos comprentes djé bin que ctu que rié de bon tiué, ce feut moi, è pe i me musé qu'ai fésint paitiè de lai sociéti protectrice des animaux, comme ci professeur de Bienné que léché paiti in sangliè qu'el avait dos son fusil.

Dás cte fois li, i n'ai pu djemais revu mes très coyats, è pe i me pense qu'ai ne tenant diere ai me rencontrai.

*In djuene coppou.*

## Etat civil

**PORRENTRUY**

*Mois d'octobre*

**Naissances.**

Du 1<sup>er</sup>. Arnaboldi Ernest-Edouard, fils de Joseph-Edouard, journalier, de Albate (Italie), et de Marie-Amélie-Fanny, née Ouvray. — Du 5. Froidevaux Hélène-Alice, fille de Ali, horloger, du Noirmont, et de Bertha, née Donzé. — Du 5. Cleménçon Marcel-Charles, fils de Charles-Auguste, horloger, de Courroux, et de Ber-